— M. Marouzeau insiste sur la complexité du vocabulaire de l'outillage agricole, vocabulaire qu'on ne comprend bien qu'à condition d'avoir manié soi-même les outils. C'est faute de cette expérience qu'on a pu, dans toutes les traductions de Virgile, attribuer une faux au Priape des jardins. Pour ce qui est de l'outil à faucher, il paraît difficile de croire qu'on ait jamais pu couper l'herbe avec un instrument aussi mal adapté à cet usage qu'une faucille.

— M. Parain estime que l'étude devrait être reprise du point de vue philologique. Il y aurait à tenir compte des appellations de la faux dans diverses régions, comme « dard » ou « dail ». Les mots latins : « falx », « sicilis », etc., seraient à étudier du point de vue de leur origine et de leur répartition dans le temps et l'espace.

— M. Le Gall rappelle que l'origine de « dard » a déjà été examinée, notamment par E. Gamillscheg (*Zeitschrift für Romanische Philologie*, 1922, XLII, p. 86-89). Il y aurait cependant grand intérêt à ce qu'un philologue reprenne l'étude de ces questions en tenant compte des données archéologiques[1].

III.

SÉANCE DU SAMEDI 8 MARS 1958.

Président : M. P. Grimal.

Membres présents. — Mlle d'Alverny, M. J. André, Mme J. Assa, MM. H. Bardon, J. Beaujeu, B. Blumenkranz, Mlle M. Bontemps, MM. P. Boyancé, A. Bruhl, J. Courtès, A. Dain, Mme S. Delfino, MM. M. Durry, P.-M. Duval, A. Ernout, Mme Ernout-Chevassus, Mlle J. Ernst, MM. G. Fohlen, J. de Foucault, R. France, B. Georgin, L. Gerschel, R. P. Gils, R. Goujard, J. Hellegouarc'h, R. P. Hubert, A. Hus, P. Jal, P. Langlois, H. Le Bonniec, A. Marichal, J. Marouzeau, A. Michel, J. Monfrin, J. Morel, Mlle Y. Mugajar, M. L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. Ch. Parain, J. Perret, H. Pflaum, Mme V. Regnot, MM. J. Reinach, L.-F. Rolland, Ch. Rosset, W. Seston, J. Soubiran, R. P. Testard, R. P. Verheijen, P. Veyne, Mlle S. Viarre, MM. R. Villers, P. Wuilleumier, J. Zeiller, Mlle J. Zimermann.

Informations.

M. J. Marouzeau signale que le volume en cours de la *Revue* est au brochage et sera distribué incessamment.

1. Le texte développé de cette communication a été publié dans les *Actes de la semaine archéologique de Nancy*, 1957.

Il rappelle que la séance prochaine sera, en raison des vacances de Pâques, reportée au 19 avril et sera commune avec l'*Association des Études grecques*.

— M. P. Boyancé fait connaître que l'Assemblée générale annuelle de l'*Association Guillaume Budé* aura lieu le samedi 22 mars à l'Institut d'art et d'archéologie et comportera un débat sur *Humanisme et sciences humaines*, auquel prendront part MM. R. Aron, J. Perret, R. Poirier et Mme M.-J. Durry.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. A. Ernout rappelle que, dans une précédente séance, M. Marouzeau a signalé l'emploi fréquent dans Ovide (*Métamorphoses*) d'une construction qui lui est presque personnelle ; il s'agit de la place donnée à la conjonction enclitique *-que*, qu'Ovide joint au premier mot d'un discours direct, alors qu'elle se rapporte à un verbe dicendi, *inquit*, *ait*, exprimé en incise un peu plus loin, et non au discours lui-même.

Cette bizarrerie appelle l'attention sur le sort des conjonctions enclitiques *-que* et *-ue* en latin. Toutes deux sont anciennes, et ont des correspondants dans d'autres langues de la famille indo-européenne, par exemple, skr. *ça*, *vă*, gr. τε, Fε dans ἠFε homérique. Mais elles sont, comme tous les enclitiques, de sens faible, et même imprécis, tout au moins pour *-ue*, conjonction à la fois disjonctive et conjonctive et, dans cet emploi, souvent confondue avec *-que*. Aussi, dès le début de la tradiction, ces enclitiques sont-elles concurrencées par des conjonctions nouvelles formées sur des types anciens, *et* de **eti* (cf. gr. ἔτι, skr. *áti*, « en outre »), *aut* (de **auti* ; gr. αὖτε, αὖτις), etc., sans compter d'autres formations propres au latin comme *atque* (*ac*), *uel*, etc. Dès les plus anciens textes, ces conjonctions nouvelles entrent en concurrence avec les anciennes, qu'elles tendent à supplanter : *et*, *et non*, *et nē* alternent avec *-que*, *neque*, *nec*, *neu*, *neue* ; de là un état trouble que les grammairiens tâchent de clarifier en établissant des distinctions entre *neque* et *et non*, *nēue* et *et nē*, *-que* et *et*, distinctions que souvent l'usage dément. Ce trouble est poussé à l'extrême à l'époque d'Ovide et d'Horace ; de là cet emploi *a priori* déconcertant de *-que* chez Ovide, et de *et* chez Horace. Il est du reste favorisé par le fait que *-que* et *-ue* sont en train de disparaître de l'usage : les textes écrits dans la langue familière, et qui ne sont pas soumis à l'influence du latin littéraire, les ignorent : *Cena* du Satiricon, *Graffiti* de Pompéi, et plus tard *Peregrinatio Aetheriae*. C'est là un phénomène d'ordre général, et qui n'atteint pas seulement *-que* et *-ue* : toutes, ou presque toutes les conjonctions latines sont soumises à ce renouvellement. L'intérêt du texte d'Ovide et d'Horace est de nous permettre de le constater sur place. Cette dispa-

rition des enclitiques est un des traits qui différencient le plus le latin du grec, et qui contribuent à lui donner l'aspect d'une langue moderne.

— M. J. Marouzeau accueille avec faveur les vues présentées par M. Ernout sur le déclin des enclitiques en latin et rattache à ce fait l'incertitude qui règne dans le traitement des particules non autonomes, dont la place dans la phrase est fonction de survivances, d'innovations et de fantaisies personnelles. Il reste à expliquer pourquoi le comportement est particulier à Ovide, et pourquoi il s'accompagne des dislocations d'énoncé qui sont comme la marque de ce poète.

II. — M. P. Veyne présente une communication, illustrée de projections, sur l'*iconographie des chevaliers et des Luperques.*

Une série de reliefs funéraires qui ont décoré, aux termes de l'épitaphe, des tombeaux de chevaliers, offrent la représentation du défunt à cheval, vêtu d'une trabée, et défilant devant le spectateur au pas de sa monture ; le défunt est représenté à l'âge adolescent ; il a sur la tête ou brandit une couronne, ou bien est suivi d'un homme à pied qui élève aussi vers lui une couronne.

Cette couronne et quelques autres particularités de ces reliefs permettent sans doute de reconnaître dans l'image du chevalier la représentation du défunt, à l'âge adolescent, prenant part, pour la première fois de sa vie, à la *transvectio* ou *probatio equitum* du 15 juillet. La présence du jeune chevalier dans ce défilé signifiait qu'il venait d'être admis dans l'ordre équestre. L'image du chevalier à la couronne est donc une sorte de hiéroglyphe, qui indique que le défunt était chevalier, en perpétuant le souvenir de son admission dans l'ordre équestre.

Cette image se rencontre exclusivement sur des tombeaux de chevaliers morts jeunes ou qui n'ont pas fait carrière. De même, dans les inscriptions, seuls les chevaliers qui n'ont pas fait carrière prennent la peine de mentionner leur titre d'*eques Romanus*, faute de titre supérieur à étaler.

Il arrive, en revanche, que nos chevaliers aient été Luperques ; auquel cas l'image du défunt en Luperque vient s'ajouter à celle du défunt défilant le 15 juillet.

Enfin, un grand et remarquable relief de Côme représente tout un défilé de jeunes chevaliers à la couronne. Est-ce là une image de la *transvectio* de Rome? Il semble plutôt que le document se rapporte à une imitation municipale, côme oise, de la *transvectio* romaine ; imitation qui avait sa place parmi les exercices de la *juventus*, auxquels les jeunes chevaliers du cru prenaient sans doute part.

— M. Durry présente quelques doutes sur l'interprétation d'un détail des reliefs que M. Veyne identifie comme un salut militaire.

— M. Seston se rallie à l'interprétation proposée de ces reliefs, et cite en confirmation un texte d'Ovide (*Tristes*, II, 89).

— M. Boyancé allègue de son côté un passage de Properce.

— M. Grimal est porté à reconnaître dans la couronne du relief de Côme la *corona tonsa* de Virgile (*Aen.* V, 556).

— Une observation de M. Reinach, qui n'avait pu, faute de temps, être développée en séance, a été soumise après coup à l'auteur de la communication : M. Reinach voit dans la *transvectio* une cavalcade d'honneur offerte par l'État à des « cavaliers » — plutôt qu'à des « chevaliers » — en reconnaissance (*probatio*) de leurs services. M. Veyne répond que l'essentiel de son exposé ne visait qu'à établir la liaison entre le donné des textes et l'iconographie, mais que de nombreux documents explicites nous détournent d'expliquer la *probatio* par recours au sens que peut avoir *probare* dans la langue commune.

IV

SÉANCE DU SAMEDI 19 AVRIL 1958
commune à la Société des Études latines
et à l'Association des Études grecques.

Présidents : MM. P. Grimal et J. Charbonneaux.

Les deux présidents de séance se congratulent mutuellement du succès que rencontre chaque année la réunion des deux Sociétés qu'ils représentent pour des échanges de communications sur des sujets communs aux deux domaines. Une assistance très nombreuse atteste aujourd'hui, une fois de plus, l'intérêt que suscite la poursuite de cette tradition déjà ancienne.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Ch. Picard présente quelques observations sur « *Pouzzoles et le paysage portuaire* ».

Il fait remarquer que les Grecs — s'ils n'ont pas inventé, au point de départ, la peinture de paysage — paraissent bien, du moins, avoir développé spécialement le goût des « marines » et des scènes animées au bord de la mer ; on faisait déjà, au temps de Protogénès de Caunos, des compositions de cette sorte, et Nicias, l'associé de Praxitèle, recommandait aux peintres de son temps, comme « grands sujets », les « batailles sur mer ». Alexandrie a développé, à son tour, ces goûts pour l'expression de la vie quotidienne des marins, des pêcheurs, en raison du pittoresque de son site et de ses bassins maritimes ; son